

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Vol. 7.]

QUEBEC, 4 NOVEMBRE 1848. [No. 18.

LITTÉRATURE

MADAME N'Y EST PAS.

(Suite et fin.)

Une de nos petites maîtresses de Paris, qui ne se montre jamais devant le monde avant d'avoir peint, parfumé et réfait entièrement son visage, se trouvait un jour sans domestiques à l'heure où elle allait commencer sa toilette. On sonne chez elle, personne n'ouvre; on sonne encore, elle croit que sa femme de chambre a oublié sa clé, et va imprudemment ouvrir la porte.

C'était un monsieur qui, depuis quelque temps, lui faisait la cour et ne lui déplaît pas.

— Madame... ? dit le monsieur en regardant avec surprise la personne qui vient de lui ouvrir; et celle-ci lui referme la porte sur le nez, ben lui répondant avec un grand sang-froid:

— Madame n'y est pas.

Il y avait une si grande différence chez cette dame vué avant qu'après qu'elle se fût achevé de peindre que le monsieur s'éloigna persuadé qu'il avait été dupe d'une illusion, et qu'en effet cette dame était sortie.

Et vous, malheureux fournisseurs de ces dames qui aiment à porter toutes les modes nouvelles sans s'inquiéter des moyens de paiement, à telle heure de la journée que vous vous présentez avec vos mémoires, vos factures, la domestique vous fait toujours la même réponse:

— Madame n'y est pas.

Les créanciers redescendent l'escalier en se promettant d'y mettre de l'obstination, et de forcer enfin cette dame à les recevoir; mais au bout de quelque temps le concierge leur fait une autre réponse:

— Madame n'y est plus!

Elle a déménagé et n'a puît laissé sa nouvelle adresse. Maintenant, cherchez la dame: Paris est si grand, et ces dames changent de nom, de qualité, de tournure, de manières comme elles changent de logement.

Or, voici ce qui arriva, il y a peu de temps, à un jeune homme naïf, franc, sensible. (Je vous assure qu'il y a encore des jeunes gens, comme cela, ils ne sont peut-être pas très communs à Paris, mais enfin il y en a.) Ce jeune homme, naïf, qui exerçait la profession d'ébéniste (on peut être ébéniste et naïf), était devenu éperdument amoureux d'une simple grisette. Il y a des gens qui osent dire qu'il

n'y a plus de grisettes à Paris ; je vous assure que ces gens-là se trompent. La grisette est un produit du sol, il y en aura toujours en France, comme des truffes. . . Je vous engage à préférer les brunes, elles sont meilleures. . . Je parle des truffes.

Je reviens à mon jeune ébéniste, qui avait fait de grands sacrifices pour se faire aimer de sa jolie fleuriste, et qui se croyait sûr de son cœur parce que, tous les dimanches, il la menait dîner chez un traiteur, où il lui faisait manger du veau et de l'omelette soufflée, terminant la journée par le spectacle ou une polka au Château-Rouge. Mon jeune homme naïf croyait qu'une femme ne devait pas ambitionner d'autres plaisirs. . . O candide ébéniste ! tu ne connaissais pas les vers que François Ier, ce roi de galante mémoire, s'amusa à graver sur ses vitres ; ou, si tu les connaissais, tu n'en faisais aucun cas, ce qui revient absolument au même. Et cependant, un beau jour ou un beau soir, n'importe, en se présentant chez sa fleuriste, notre amoureux ne trouva plus personne. La jolie grisette avait disparu, et nul ne savait ce qu'elle était devenue, pas même la fruitière du coin ; quant au portier, elle n'en avait pas.

Le pauvre garçon pleura, se désola, parcourut tout Paris, s'informant à chacun de Lucienne ; c'était le nom de sa fleuriste. Puis enfin, comme ses recherches étaient infructueuses, il s'efforça de renfermer ses larmes, de cacher sa peine, mais non pas de se consoler, car il savait bien que cela lui serait impossible ; et d'ailleurs il trouvait encore du plaisir à penser toujours à Lucienne : il préférerait sa tristesse et ses souvenirs à de nouvelles amours. . . . Bon jeune homme ! il voulait peut-être se singulariser.

Un an s'était écoulé, lorsqu'un soir notre fidèle amant reçut un billet de Lucienne ; il ne contenait que ces mots :

« Je meurs d'ennui de te revoir. Viens demain chez moi, à midi. Tu demanderas Mme de Saint-Alphonse. »
Puis suivait l'adresse. C'était dans le beau quartier, dans la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Le naïf jeune homme fait plusieurs bonds devant la loge de son portier ; il ne dort pas de la nuit, tant il est heureux d'avoir retrouvé sa Lucienne. Quant à ce nom de Saint-Alphonse qu'on lui dit de demander, il y fait peu attention ; il croit que c'est celui d'une amie de Lucienne, ou d'une dame chez laquelle loge sa fleuriste.

Et, le lendemain, il n'est pas besoin de dire s'il est exact au rendez-vous. Et arrive dans une maison élégante, il demande Lucienne.

— Connais pas ! répond le concierge.

— Ah ! c'est juste. . . Mme de Saint-Alphonse ? c'est là qu'elle demeure.

— C'est différent. Montez au second ; un gland bleu à la sonnette.

Le jeune homme monte, trouve le gland bleu, sonne à casser le cordon ; une femme de chambre arrive.

— Madame de Saint-Alphonse ?

— Elle n'y est pas.

— Comment ! Lucienne n'y est pas ?

La femme de chambre se ravisa ; elle examina le jeune homme et s'écria :

— Ah ! pardon ; n'êtes-vous pas M. Adrien ?

— Oui, mademoiselle.

— Oui, oui, madame y est pour vous. J'avais oublié ma consigne.

Et la soubrette introduisit Adrien dans un magnifique appartement. Après avoir traversé plusieurs pièces meublées avec luxe, il trouva enfin la personne qu'il cherchait dans le fond de son boudoir ; mais c'est à peine s'il peut la reconnaître, tant il y a de changement dans sa tenue, dans sa toilette. Lucienne est devenue une petite maîtresse, une lionne, si vous aimez mieux ; et Adrien reste devant elle tout interdit, tout déconcerté.

Lucienne rit d'abord de sa surprise, puis lui dit enfin :

— Est-ce que tu ne me reconnais pas, Adrien ?

— Si fait. . . c'est-à-dire. . . c'est vous et ce n'est pas toi. . .

— Mais ai, c'est bien moi, Lucienne, qui suis devenue riche en tournant la tête d'un gros capitaliste... mais qui t'attire encore et veux te voir de temps en temps. Viens donc t'asseoir près de moi.

— Au lieu de s'asseoir, Adrien remet son chapeau sur sa tête, en disant :
— Adieu, mademoiselle Lucienne... ou plutôt adieu, madame de Saint-Alphonse... car Lucienne n'est pas ici... je ne l'ai pas retrouvée.

— Mais tu ne me comprends donc pas, Adrien... puisque je veux te revoir encore !

— Je vous comprends trop bien, madame ; mais je vous le répète, vous n'êtes plus celle que j'aimais... Je ne vous connais pas, vous.

Et malgré les instances de la jolie femme, le jeune homme s'éloigne et sort de la maison, en disant au concierge :

— Vous aviez bien raison, Lucienne n'y est pas.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 4 NOVEMBRE 1848.

DIVERSES RUMEURS, RÉFLEXIONS ET MÉDISANCES.

Mes lecteurs se plaignent de ce que je ne leur donne pas plus de renseignements sur ce qui se passe au siège du gouvernement. Je n'ai pas à répondre autre chose que ceci :

Vous me tourmentez pour savoir des nouvelles de la capitale ; comment voulez-vous que je vous donne ce qui n'existe pas ! On dit qu'une belle fille ne peut donner que ce qu'elle a : or la nouvelle capitale est dans une situation pire encore ! Si, par exemple, les lecteurs du *Fantasque* veulent se contenter de *on-dit* pour toute nourriture, je puis leur en fournir quelques-uns que je ne leur garantis du reste pas plus que ce qui se publie d'ordinaire dans les gazettes.

On dit donc que le plus laid, mais aussi le plus habile peut-être de nos ministres, celui qui s'occupe le plus de finances, est sur le point de descendre à Québec. Vous allez peut-être vous réjouir, vous imaginer que l'on s'occupe sérieusement de vous et qu'enfin la vieille capitale si négligée va recevoir sa part des faveurs du gouvernement. Il me peine de vous désillusionner, mais enfin vous me demandez des nouvelles, et je ne puis, comme je vous l'ai dit, vous donner que ce que j'ai moi-même. Eh bien, on dit que le ministre en question est positivement nommé chef de notre douane, en remplacement du fonctionnaire actuel qui passe en Angleterre, où il pourra se reposer sur ses écus ; ce qui, dans notre siècle, vaut mieux que des lauriers.

Cette nouvelle ne vous amusera peut-être pas plus qu'il ne faut, car le nouveau fonctionnaire n'est pas ce qu'il y a de plus aimable au monde. Vous me direz peut-être que l'on ne doit pas rechercher les hommes publics pour leurs charmes personnels ; je vous répondrai que cela est vrai, mais que du moins il faut qu'ils soient sociables, en autant que leurs fonctions y sont concernés, et j'ajouterai que notre homme n'est sociable ni avec ses supérieurs qu'il hait, ni vis-à-vis de ses égaux qu'il déteste, ni envers ses inférieurs qu'il méprise. Vous me répliquerez que l'on doit prendre les gens comme ils sont, et que ses talans peuvent peut-être tout racheter ; je vous rétorquerai alors que si vous êtes contents je le suis bien davantage, et qu'en ce cas vous devez me remercier pour la bonne nouvelle. Vous me répartirez sans doute que c'est extraordinaire, et qu'un homme qui aime à gouverner et reçoit pour cela une jolie somme annuelle de 25,000 francs, ne devrait pas abandonner l'emploi qu'il tient du peuple pour aller s'endormir dans la tombe.

d'une charge permanente: Si vous étiez plus discrets, je vous dirais ce qu'on dit à Montréal (et que m'apprend un pigeon fraîchement arrivé) pour expliquer cette nomination; mais vous êtes si bavards qu'il n'y a rien à vous confier. C'est malheureux!

Je vous dirais par exemple, si je l'osais, qu'on dit partout au siège du gouvernement que le ministre en question, à qui personne ne refuse une prévoyance excessivement... que dirai-je... excessivement prévoyante, sent le terrain glisser sous ses pieds; or quand on a risqué une fois le saut périlleux de la résignation, on n'aime pas à s'y exposer de nouveau, crainte de se passer le cou, en retombant pas sur les pattes. On ajoute même; mais ceci se dit tout bas, on ajoute, dis-je, que le personnage dont je vous parle aime bien à gouverner, mais à gouverner à sa tête; cela ne va pas à un autre ministre, qui n'aime à gouverner qu'à sa propre tête, qui ne s'accorde pas toujours avec la tête du premier, de sorte que cela met celui-ci de mauvaise humeur; or la mauvaise humeur d'un ministre responsable ne se passe que sur une charge permanente et bien rémunérée. Vous avouerez que le remède est excellent contre le spleen administratif. Excellent n'est peut-être pas le mot, allez-vous remarquer; c'est INFALLIBLE qu'il eût fallu dire, car depuis que le pays a le bonheur de posséder le gouvernement responsable on connaît presque une douzaine de moribonds à qui il a sauvé la vie, tandis que ceux qui n'ont pas pu en faire usage mourront de leur mal, témoins plusieurs individus qu'il serait superflu de vous nommer. Je puis vous déclarer que d'après toutes les apparences les pilotes de notre barque avariée, qu'on appelle le Canada, sont bien déterminés à se médicamenter de leur mieux et d'une manière qu'il vous serait facile de connaître en vous adressant au rédacteur en chef de la feuille officielle, qui vous répondra peut-être par les chiffres suivants qui sont une règle de trois, qui se changera en règle de dix aussitôt que possible: —

Si trois ministres se sont placés en un an, combien s'en placera-t-il en quatre ans? Réponse: douze. Mais qui de dix ôte douze ne peut. Emprunte un organe qui ne vaut pas grand'chose, on le pose où l'on peut, on laisse le reste que personne ne retient; les dix plus le zéro sont contents, l'opération est finie, le peuple n'y a vu que du feu, et on recommence avec d'autres qui se proposent bien d'en faire autant si l'occasion s'en présente et si le peuple débonnaire est toujours disposé à laisser jouer à ses dépens des farces de ce genre.

Tout cela s'appelle gouverner d'une manière pratique, avec des chiffres, sans utopie, en narguant la nationalité furibonde et échevelée, la justice, le sentiment, les républicains et toutes les choses absurdes et honnêtes qui ne s'accordent point avec le gouvernement responsable calqué sur la constitution britannique.

Et voilà!!!!!!

Je vois encore par les journaux de la capitale que la plus grande gêne monétaire régné dans toutes les classes, et pour en donner la preuve, nos confrères tout en s'apitoyant sur le sort des malheureux que l'hiver menace à la fois du froid et de la faim, annoncent qu'il s'est donné ou qu'il va se donner... un grand BAL au profit des pauvres. L'idée n'est pas nouvelle; certes elle n'est pas mauvaise non plus; mais pour moi, pauvre philosophe utopiste, rêveur et républicain rouge par-dessus le marché, ces mots *danser pour les pauvres*, font dans mon esprit le plus singulier effet qui se puisse imaginer. Danser pour les pauvres, c'est dire qu'on est bien disposé à donner quelque chose pour ceux qui souffrent... mais à la condition de sauter, de se trémousser, de boire et de manger, enfin d'avoir beaucoup de plaisir pour son argent; cela veut dire que les malheureux, les veuves, les orphelins, recevront l'obole qui leur est consacrée, défalcation faite de ce que le plaisir aura coûté.

Je ne voudrais point, Dieu m'en garde! trouver mal à ce qui pourrait procurer aux infortunés un seul sou qui ne leur aurait pas été donné sans cela, je me fais seulement cette observation que le pauvre eût pu recevoir davantage si l'on n'eût

pas fait passer, l'aumône qu'on lui destine par la chambre de bal : C'est probablement une idée fautive. N'importe ! ce n'est pas la pire de celles qui voient le jour. Je vous raconterai là-dessus une anecdote qui expliquera mes vues mieux que je ne le puis faire autrement.

Deux demoiselles avaient un père et une mère très avarés ; cela se rencontre quelquefois, bien qu'il soit rare de voir des époux s'accorder complètement sur un point. Ils ne donnaient jamais rien aux pauvres, car ceux-ci avaient à leurs yeux un tort inexcusable, celui d'être pauvres. Il était encore un autre objet sur lequel ce couple pensait à l'unisson, et en cela je ne dirai pas si je les blâme : ces époux ne voulaient point permettre la danse à leurs filles. Un jour un voisin leur prêta une gazette (car on conçoit que des gens de ce caractère ne souscrivent pas à un journal), et ils virent ou plutôt leurs filles virent du premier coup, aux colonnes d'annonces, l'avis d'un bal pour les pauvres. Grands cris de joie, grandes supplications :

— Ah ! maman, tu vas nous conduire au bal !

— Je ne danse pas, et je n'aime pas à voir danser les autres.

— Toi, papa, tu nous y mèneras !

— Moi, je suis comme votre mère.

— Ah ! maman, c'est pour les pauvres !

— Ah ! papa, une fois, une pauvre fois ; c'est pour les pauvres !

Les pauvres ! les pauvres, n'auront pas grand plaisir à votre bal ; ils feraient mieux de travailler que de s'amuser à danser !

Mais ce ne sont pas les pauvres qui danseront ! ce sera nous, et nous leur donnerons l'argent.

Argent mal acquis ne profite jamais, ce qui vient par le violon s'en ira par le tambour. . . .

Mais, maman, ce sera la seule fois que nous aurons été au bal ! Nous ne sortons jamais ; nous sommes le sujet de toutes les conversations des voisins.

— Je ne m'en inquiète guère.

Ils disent déjà que c'est par économie que nous ne sortons pas, que si nous n'acceptons pas d'invitations c'est pour n'avoir pas à en faire. Mais ça va bien être autre chose quand ils verront que nous n'allons pas même à un bal pour les pauvres ! Ils diront, pour le coup, que ce ne sont pas les scrupules de la dévotion qui vous font nous retenir, mais que c'est de la pure méquinerie. On nous montrera au doigt.

— Oui, tout cela est vrai ; mais s'il fallait prendre pour règle de conduite toutes les critiques des mauvaises langues, on ne ferait pas grand'chose de bien.

— Mais c'est pour les pauvres !

— Oui, maman, c'est pour les pauvres.

— Ça va coûter si cher ! et dans un temps comme celui où nous sommes. . . .

— Oh ! une bagatelle comme cela, dix schellings ! dix pauvres schellings ! et pour les pauvres encore !

Le dialogue continua encore long-temps sur ce ton ; mais les deux jeunes filles (c'est si diplomate deux jeunes filles qui veulent obtenir quelque chose !) firent si bien jouer la vanité d'un côté, la charité de l'autre, et le bon marché au milieu de tout cela, que les parents donnèrent leur consentement, à la grande joie des deux demoiselles qui, comme on va le voir, s'étaient réunies pour le solliciter ; mais dans un objet différent.

Une fois le consentement obtenu pour le bal et l'achat du billet d'entrée, il fallut régler les accessoires indispensables. Là encore la vanité, l'amour-propre durent servir de puissant levier : on ne pouvait paraître moins bien parée que telle et telle dont les parents ne sont pas plus que nous autres ; il ne faut pas faire rire de soi ; mieux vaut exciter l'envie que la pitié ; et mille autres arguments de cette force firent les batteries qui, entre les mains des deux aimables enfants, firent brèche au roc de l'économie paternelle et maternelle. Après une négociation qui dura quatre grandes heures, il fut convenu que l'on irait au bal, et cela dans une toilette conve-

nable, décente, mais juste suffisante ; ce qui porta le budget de dix schellings à dix louis pour chacune des deux jeunes filles. Il en est souvent ainsi dans les grandes affaires publiques.

Le jour de la fête au bénéfice des indigents, une des jeunes filles, délicieusement parée non-seulement de frais ornements, mais plus encore de la grâce ingénue que donne la timidité non accompagnée de guicherie, s'y rendit, fut l'objet des hommages les plus empressés, eut beaucoup de plaisir et en eut presque autant les jours suivants à raconter tout ce qu'elle avait vu, entendu, pensé, etc.

Le même soir l'autre jeune fille s'en allait simplement vêtue, un panier au bras et suivie d'une servante qui portait un gros paquet. On put la voir entrer dans quelques magasins où elle acheta des flanelles, des étoffes chaudes mais simples ; dans d'autres où elle se procura des provisions de bouche, le tout au montant de dix louis ; puis se rendre dans quelques parties reculées et pauvres de la ville, puis enfin pénétrer sans bruit dans plusieurs maisons humbles d'où l'on put bientôt entendre s'échapper les cris d'admiration d'enfants sautant de joie, les expressions simples mais vraies de la reconnaissance de leurs parents. Cette jeune fille n'eut rien à raconter le lendemain, mais elle eut de la joie de conscience et du plaisir intérieur pour long-temps.

On a compris que les deux sœurs ont fait un usage différent de la somme qu'elles avaient obtenue pour le bal des pauvres. L'une donna ses dix schellings, dont un tiers à-peu-près fut distribué aux malheureux. L'autre donna les dix louis tout entiers à quelques pauvres d'autant plus honteux qu'ils le sont véritablement et qu'ils ne méritent pas leur sort. Comme on le voit, c'est le bal pour les pauvres qui a été la cause des deux bonnes actions ; il ne faut donc pas blâmer ce moyen de soulager l'infortune. Mon anecdote indique seulement ce qu'on fait ordinairement et ce qu'on pourrait faire ; or, si en le racontant je puis induire une seule de mes lectrices à imiter l'exemple de la seconde des deux sœurs, je n'aurai point perdu mon temps et le *Fantasque* aura été presque aussi utile que de grands saints journaux qui ne commettent dans chaque numéro que quelques petits péchés comme la calomnie, l'envie, l'orgueil, le mensonge, mais qui les rachètent tous... par l'intention. Fi, masques !

A propos le *Masque* ne paraît pas, comme on l'avait promis ; c'est dommage. C'eût été l'organe officiel de tous ceux qui en ont besoin d'un, (d'un masque s'entend). Et le nombre en est grand. Il y eût eu assez d'intéressés pour assurer l'existence de la nouvelle feuille qui n'eût pas manqué d'avoir justé autant de lecteurs que d'éditeurs. La non apparition du *Masque*, journal qui n'existe qu'à l'état de menace, montre que les ventrus maigrissent ; ça fait pitié, car enfin il faut bien que ces pauvres ventrus vivent ; tout vit dans la création, les puces, les scorpions, les couleuvres, les crapauds, les rhinocéros et les loups ! pourquels les ventrus ne vivraient-ils pas, eux qui, comme les loups, sont toujours prêts à s'entre-dévorer, et comme les puces, à sucer le sang des gens honnêtes ?

J'ai remarqué un tour d'adresse fort notable de la part des journaux ministériels ; or, comme telle chose leur arrive souvent, il faut bien leur rendre la justice de la citer.

Le *Spectator* est mort (*requiescat in passé !*), et son rédacteur attribue ce décès non point à sa propre ineptie (naturellement un rédacteur n'a pas cette modestie), mais à la prétendue lésinerie des actionnaires. Il s'écrie que c'est pour la piteuse somme de deux louis dix schellings qu'on tranche le fil de la vie de la feuille ministérielle. La *Minerve* qui ne comprend pas qu'on puisse mourir en appuyant le ministère, elle qui vit si bien à ce métier-là, s'écrie que c'est honteux de laisser périr un journal si habilement dirigé pour une bagatelle de deux louis et quelques schellings ! Ignore-t-elle ou soint-elle d'ignorer que c'est d'une somme de deux louis dix schellings par actionnaire que le *Spectator* est en retard ? Nous voulons

bien croire que seule la *Revue* coûte plus cher que cela à ses patrons ; mais comme tous les actionnaires du journal ministériel anglais de Québec n'ont pas la perspective d'entrer de sitôt dans le ministère ou dans une de ses ramifications, ils ont cru qu'il valait mieux s'exposer au reproche d'inconstance de la part de la *Minerve* qu'à la responsabilité de payer de nouveau pour se procurer le spectacle, quelque amusant qu'il soit, du *Spectator* prêchant la soumission à l'Union des Canadas et la révolte contre l'Union de l'Irlande, le tout pour escamoter quelques votes en cas d'une élection. Le jeu n'en valait certainement pas la petite chandelle fumeuse qui vient de s'éteindre, au grand regret de commande de la *Minerve* et au grand regret sincère de ses..... imprimeurs.

Deux farceurs discutaient l'autre jour une question soulevée par un article du *Journal de Québec*, savoir si Girod avait vraiment agi avec lâcheté en se faisant sauter la cervelle après avoir fui de St.-Eustache. Dans le cours des débats il se fit quelques comparaisons, d'où il est résulté que l'un des interlocuteurs, qui a de l'argent à dépenser inutilement, offre publiquement la somme de SIX SOUS à celui qui résoudra le mieux les deux problèmes suivants :

1^o Si Girod eût eu à St.-Eustache un grenier pour se cacher, s'y fût-il réfugié au lieu de se donner la mort ?

2^o Si le représentant du comté de Montmorency eût eu un pistolet au Saut-à-la-Puce, se fût-il brûlé la cervelle plutôt que de chercher ignominieusement asile dans un grenier où il passa deux heures plus mort que vil ?

Les six sous sont déposés entre les mains des collaborateurs du *Fantasque*, qui sont prêts à recevoir les solutions des concurrents. Ils se réservent seulement le droit de publier les divers essais qu'on leur présentera sur ces importantes questions.

Il est question parmi les renégats bleus qui abhorrent les noirs communistes et les républicains rouges d'abolir la tenure seigneuriale. C'est une nouvelle manière de paraître libéral. On donnerait en paiement aux seigneurs... des *débentures* ! Après tout M. Proudhon est un plus honnête politique ; il déclare au moins que la propriété est un vol et il veut agir en conséquence, mais il ne propose pas d'offrir des *débentures* aux propriétaires comme compensation. Le *Fantasque*, qui n'est ni seigneur ni censitaire, attendra avec la plus grande patience la décision de cette difficulté, et il attendra avec non moins de patience pour voir la figure que feront certains chauds partisans de ceux qui proposent cette réforme.

DE TOUT UN PEU

•• Trois soldats de la légion étrangère, préférant sans doute le régime militaire des Arabes, désertèrent un jour avec armes et bagages. Ils furent repris, condamnés et fusillés. M. le général Trézel, alors chef d'état-major de l'armée d'Afrique, et qui avait cherché inutilement à épargner le dernier, supplica à deux d'entre eux, recevant verbalement du capitaine-rapporteur le rapport de l'exécution, lui demanda d'un air attristé :

— Comment sont morts ces malheureux ?

— Mon général, répondit le rapporteur d'un air souriant, ils étaient enchantés.

•• Avant-hier matin, de très bonne heure, un de nos amis rencontre, rue d'Amsterdam, E. G. . . ., qui se lève habituellement à l'aube où tout le monde déjeûne.

— D'où viens-tu ?

De Dieppe. Je descends d'un train de plaisir.

— Quelle idée !

— Dam ! je m'ennuyais. On m'avait assuré que, pour prendre du plaisir, il suffisait de se mettre en train.

Vétusté et Vermoulu. — Un chef d'escadron, vieille culotte de peau s'il en fut, possédant de la langue française juste ce qu'il lui en fallait pour comprendre et s'expliquer tant bien que mal, la théorie et les règlements militaires, recevait sur les événements de la journée le rapport d'un jeune et brillant officier, sortant encore tout frais de l'École de Saumur.

— Rien de nouveau, commandant, disait l'officier plus fort peut-être sur le français que sur la théorie, rien de nouveau, si ce n'est un banc de brisé au corps-de-garde de police.

— Par qui a-t-il été brisé, lieutenant ?

— Par vétusté, commandant.

— C'est bien, vous mettrez le lancier Vétusté quatre jours à la salle de police, et vous lui ferez retenir son prêt.

— Mais, commandant, quand j'ai parlé de vétusté, j'ai voulu dire vermoulu.

— Lieutenant, sachez une autre fois ce que vous voulez dire ! Vous garderez les arrêtés 48 heures. . . . Mettez Vermoulu sur votre rapport.

— Mais, mon commandant. . . .

— Silence !

— Cependant. . . .

— Quatre jours, monsieur, et qu'il n'en soit plus question. Je sais, mon maître, que diable !

• Voulez-vous avoir une idée de la naïveté qui règne dans les classes plébéiennes au milieu des doctrines subversives que leur soufflent nos prédicateurs ? Lisez le projet de constitution d'un ouvrier menuisier qui, depuis mars jusqu'en juin jouait au bouillon dans les ateliers nationaux.

Ce projet est adressé, en forme de pétition à l'Assemblée nationale.

« Le sousigné Charles Bordes, menuisier démocrate et social, propose à l'Assemblée qu'on finisse par s'entendre, et qu'on mette tous les Français d'accord,

et pour cela il ne voit qu'un moyen, dont voici le projet :

« Tous les Ier du mois on accordera au peuple douze heures de pillage, sans

« désordre.

« Après cela, on laissera la forme du gouvernement au choix de la garde nationale. . . . (!!!) »

• A la dernière fête musicale du Jardin d'Hiver, B. . . qui se promenait avec un de ses amis, s'arrête en entendant Ponsard chanter cet air du *Déserteur* :

« Je ne désertai jamais,
« Jamais que pour aller boire,

« De l'eau du fleuve, on l'on perd la mémoire.

L'eau du Lethe ou Fleuve de l'Oubli s'écrie tout-à-coup B. . . en saisissant le bras de son compagnon. Dieu ! que ne donnerais-je pas pour un flacon de cette eau-là !

— Pour ton usage particulier ?

— Eh non ! Tu es bête ! . . . Pour l'usage de mes créanceurs !

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne, N^o 13.